

GISELE

FRAGMENTS D'ELLE

The image is a book cover with a surreal, painterly aesthetic. A person with dark hair, wearing a long blue coat and dark shoes, is seen from behind, walking away on a wet, reflective street. The street is flanked by dark, leafless trees and buildings. The sky is a vibrant mix of green, yellow, and orange, with a large, irregular white tear in the paper-like texture running diagonally across it. The overall mood is melancholic and evocative.

Michèle
Duval-Lepic

Michele Duval-Lepic

Gisèle

Fragments d'elle

© Michele Duval-Lepic, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4987-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Parce qu'elle est femme, la fillette sait que la mer et les pôles, que mille aventures, mille joies lui sont défendues : elle est née du mauvais côté. La grande différence, c'est que les Noirs subissent leur sort dans la révolte : aucun privilège n'en compense la dureté ; tandis que la femme est invitée à la complicité. J'ai rappelé déjà qu'à côté de l'authentique revendication du sujet qui se veut souveraine liberté, il y a chez l'existant un désir inauthentique de démission et de fuite ; ce sont les délices de la passivité que parents et éducateurs, livres et mythes, femmes et hommes font miroiter aux yeux de la petite fille ; dans sa toute petite enfance, on lui apprend déjà à les goûter ; la tentation se fait de plus en plus insidieuse ; et elle y cède d'autant plus fatalement que l'élan de sa transcendance se heurte à de plus sévères résistances. Mais en acceptant sa passivité, elle accepte aussi de subir sans résistance un destin qui va lui être imposé du dehors, et cette fatalité l'effraie. Qu'il soit ambitieux, étourdi ou timide, c'est vers un avenir ouvert que s'élance le jeune garçon ; il sera marin ou ingénieur, il restera aux champs ou il partira pour la ville, il verra le monde, il deviendra riche ; il se sent libre en face d'un avenir où l'attendent des chances imprévues. La fillette sera épouse, mère, grand-mère ; elle tiendra sa maison exactement comme le fait sa mère, elle soignera ses enfants comme elle a été soignée : elle a douze ans et déjà son histoire est inscrite au ciel ; elle la découvrira jour après jour sans jamais la faire ; elle est curieuse mais effrayée quand elle évoque cette vie dont toutes les étapes sont d'avance prévues et vers laquelle l'achemine inéluctablement chaque journée.

Le Deuxième Sexe - Simone de Beauvoir – 1949

PROLOGUE

Un étrange appel

Seine et Marne, novembre 1999.

La dernière fois que j'avais vu ma mère, il m'avait semblé percevoir dans son regard comme une lueur de panique qui la dévorait. Pourtant, elle s'obstinait à s'enfermer dans un mutisme incompréhensible, refusant toutes explications.

Ainsi, quand le téléphone se mit à retentir ce jour-là, un mauvais pressentiment m'envahit. Alors que, par la fenêtre, je distinguais des nuages menaçants qui s'approchaient au loin, laissant présager l'arrivée imminente de la pluie, je reconnus sa voix au bout du fil. C'était elle, c'était maman. Mon inquiétude atteignit son paroxysme lorsqu'elle m'annonça sur d'un ton rempli de gravité qu'elle avait quelque chose d'important à me dire :

— Maëlle, je ne sais pas par où commencer. J'ai essayé de t'en parler la semaine dernière avant que tu ne repartes, seulement j'étais pétrifiée, incapable de prononcer un seul mot.

— Oui maman, j'avais bien remarqué que tu étais bizarre. Pourrais-tu enfin m'expliquer ce qui se passe ? Tu m'inquiètes, là.

— Je te jure que j'aurais aimé te parler bien avant, mais à chaque fois, les mots restaient coincés dans ma gorge. Et puis, avec Lulu qui fait des histoires pour rien, je ne voulais pas en rajouter. Bon, voilà ! Cette fois-ci, je me lance...

Interloquée, je tendis l'oreille, impatiente de connaître la raison de ses tracas, mais seul un épais silence avait envahi l'espace.

— Allo ? ... Maman ? ... Tu es toujours là ?

Aucune réponse. Avions-nous été coupés ? Entre les premières gouttes de pluie qui cliquetaient sur les vitres, je distinguais à peine son souffle saccadé à l'autre bout du fil. Ne voulant pas la bousculer, je flottais malgré moi dans cette parenthèse temporelle où les souvenirs de nos dernières vacances en Corse s'imposèrent à mon esprit.

Durant tout notre séjour, elle n'avait cessé de m'observer du coin de l'œil, me donnant l'impression qu'une tension menaçante planait au-dessus de sa tête. Pourtant, nous nous réjouissions tellement, les enfants et moi, de passer ces

quelques jours chez elle, pour souffler ses soixante-dix-neuf bougies. Mais, étrangement, ce ne fut qu'une lente succession d'heures durant lesquelles la morosité s'invita pour jouer les trouble-fêtes.

À toutes mes interrogations, elle répondait de manière évasive en détournant son regard : « Oui, oui, ça va ! ne t'inquiète pas, Maëlle ». Puis, afin de donner le change, elle enchaînait sur un autre sujet d'une voix qui se voulait légère et qui pourtant ne leurrait personne :

— Sinon, qu'est-ce qu'on mange ce soir ? Les enfants, qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

— Tu plaisantes maman ? On sort à peine de table !

Le sourire crispé, qu'elle affichait ensuite, trahissait ce malaise qui nous laissait tous perplexes. De toute évidence, elle n'était pas disposée à nous en dire davantage.

Et puis, j'avais remarqué qu'elle s'agaçait de plus en plus des exigences récurrentes de Lucien, avec qui elle partageait sa vie depuis presque quarante ans. C'est vrai que celui-ci ne savait pas demander les choses gentiment, ni dire merci d'ailleurs ! Ce n'était pas son genre à Lulu. Pas son genre non plus de faire des compliments et encore moins de se faire du souci pour quelqu'un, pas même pour sa compagne. Lui, il aimait contester, se moquer et se plaindre de tout, surtout de rien et encore mieux des autres. Même si avec le temps, elle s'était habituée à son caractère égocentrique et râleur, durant cette semaine-là, elle ne l'avait pas ménagé. D'ailleurs, on devinait qu'elle ne le supportait plus. Aussi, au milieu de cette atmosphère électrique, avec leurs disputes qui s'autoalimentaient, nous rêvions uniquement de notre retour chez nous, impatients de retrouver une ambiance plus légère.

Au bout de ces quelques secondes de silence, toujours dans la lourdeur de cette attente, je l'entendis toussoter au bout du fil. Elle reprenait d'une voix tremblante :

— Oui, oui, je suis là, Maëlle. Mais, c'est si difficile...

La phrase énigmatique qui suivit, me plongea dans une brume opaque alors que la grisaille envahissait de plus en plus le salon.

— En fait, le passé vient de me revenir à la figure !

Je ne comprenais pas ! De quel passé parlait-elle ? J'attendais qu'elle me parle enfin, demeurant immobile, la nuque raide, la main crispée sur la cuillère en bois que je n'avais pas lâchée et qui, quelques instants plus tôt, me servait à remuer la soupe. Mais, en réalité, au fond de moi, je trépignais de pouvoir enfin entendre

cette révélation qui la paralysait.

Dehors, la pluie de plus en plus vigoureuse cinglait les fenêtres et le vent se mit à siffler dans les interstices des fenêtres du salon. Il était évident qu'une tempête se préparait à surgir.

— Tu as des soucis de santé ? lui demandais-je, le dos parcouru d'un frisson d'inquiétude.

— Non, ce n'est pas ça. Il s'agit de... comment te dire ? Oh mon Dieu ! J'ai eu... Je voulais que tu saches que...

Cet aveu, qui tremblait aux bords de ses lèvres et qui refusait de se livrer, mettait mon éternelle impatience à l'épreuve.

— Maman, je t'en prie, parle-moi !

— Je suis désolée, Maëlle, mais je n'y arrive pas.

Malgré mon envie impérieuse de connaître la raison de son appel, je m'entendis prononcer, d'une voix contrariée, une suggestion qui me surprit moi-même :

— J'entends bien que ça a l'air important, alors si tu préfères, écris-moi une lettre, ce sera peut-être plus facile. Qu'en penses-tu ?

— C'est une bonne idée, me répondit-elle apparemment soulagée. Je le ferai dès ce soir.

Cette réponse généra en moi une immense frustration. Quand elle raccrocha, je demeurais assise sur le rebord de la chaise, les yeux dans le vide, m'interrogeant un long moment sur le contenu de cet étrange appel :

Mais, qu'est-ce qui se passe ? De quoi a-t-elle peur ? Peut-être qu'avec Lulu, il y a un souci ?

Il y avait pire que de ne rien savoir, c'était d'imaginer. Or, à cet instant, j'imaginai un tas de choses.

Elle ne va quand même pas m'annoncer qu'ils vont se séparer avec Lulu, pas au bout de tant d'années ? Non, non, ce n'est pas ça, elle a parlé du passé... Mais, c'est quoi « un passé qui revient à la figure » ?

Toutes ces interrogations me taraudaient. Pourtant, j'étais à mille lieues de me douter de la révélation qu'elle était sur le point de me faire.

Chapitre 1

Révélation

Seine et marne, novembre 1999.

Pour tromper mon inquiétude, tout en finissant de préparer le dîner, je confiais mes craintes à mon mari qui dressait la table :

— Edgar, tu te rends compte que ma mère a raccroché plusieurs fois le téléphone avant de trouver le courage de me parler. Cela ne lui ressemble vraiment pas. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Effectivement, c'est bizarre venant de Gisèle, s'étonnait-il. Elle, qui est plutôt du genre direct d'habitude. A-t-elle un problème de santé ?

— Non, elle m'a affirmé que tout allait bien.

— Alors peut-être qu'il s'agit de ton père biologique ? Celui-ci l'a peut-être contacté récemment pour lui annoncer une nouvelle, par exemple, qu'il a eu une autre fille ?

— Non, je ne crois pas. Cela ne la mettrait pas dans cet état.

Ma fille me tira par la manche pour savoir à quelle heure on mangeait. En la regardant du haut de ses sept ans si malicieuse et pétillante, des souvenirs lointains de mon enfance tentaient de se faufiler avec insistance jusqu'à l'instant présent. La tête au-dessus de la soupe qui mijotait, je tentais de calmer mes pensées, mais celles-ci s'agitaient dans tous les sens comme les légumes qui faisaient de l'écume dans la casserole.

« C'est quoi ce passé énigmatique, qui remonte à la surface dans la vie de ma mère ? Est-ce que cela a un rapport avec moi »

Une intuition s'empara de ma conscience. Et, si j'avais réellement une sœur quelque part dans ce monde ? Mon esprit s'emballait. Soudain, des souvenirs en embuscade, restés en retrait dans le placard de mes oublis, venaient de bondir comme un diable au beau milieu de mon présent. Durant des années, ma mère m'avait caché l'existence de mon père biologique en me faisant croire que Lulu était mon père et ce secret de famille, gravé au fer et au feu dans mon cœur, avait empoisonné toute mon adolescence. Ces vieilles histoires aux souvenirs encore bien vivants me rappelaient tous ces doutes que j'avais eus sur ma filiation qui

n'avaient cessé de germer durant mon enfance.

Tout avait commencé à l'école primaire, au moment de remplir la fameuse petite fiche de renseignements. À chaque rentrée scolaire, les enseignants s'obstinaient à me faire remarquer mon erreur : « Allons Maëlle, c'est le nom de ton papa que tu dois inscrire dans la première case !

— Il s'appelle Lucien comment ? s'agaçaient-ils à chaque fois face à mon entêtement d'inscrire le nom de ma mère dans cette case.

— Je ne sais pas, ben comme ma maman, leur rétorquais-je naïvement.

Quand ils comprenaient enfin que mes parents n'étaient pas mariés, ils affichaient alors une expression empreinte de pitié : « Ah d'accord. Oh, pauvre petite ! ». Et, cette moue si caractéristique, qui se dessinait à chaque fois sur leurs lèvres, me devint familière au fil des années. Au début, je me disais que les adultes avaient des réactions bizarres et je décidais de ne plus y prêter attention. Cependant, quand dans la cour de récréation des regards enfantins pointèrent avec insistance vers moi et que le mot « bâtarde » fut prononcé à voix basses, aussitôt, mes oreilles commencèrent à se mettre en alerte. Au début, je trouvais qu'il y avait une ressemblance avec le nom du pain si savoureux que ma mère me demandait d'aller chercher à la boulangerie le soir après l'école. Ce pain croustillant au bon goût de noisettes auquel chacun faisait allusion ne pouvait être qu'un compliment. Mais, au fil du temps, je compris que dans leur bouche, ce simple mot avait plutôt le goût du mépris.

Ce fut donc à cette époque que je pris ma première leçon de moralité, en endossant malgré moi ce sentiment injuste d'illégitimité ainsi que la honte qui s'accrocha à moi comme une colle poisseuse. Pourtant, je ne pouvais pas m'empêcher de regarder ma mère et Lucien, partagée entre l'idée étrange d'une vie qu'ils me dissimulaient et cette idée rationnelle, plus rassurante, qu'il était tout simplement impossible de mentir à sa propre fille. Par prudence, je préférais censurer mon imagination qui néanmoins continua de se manifester avec force et profusion malgré moi.

Puis, quand l'insouciance de l'enfance céda la place à la rébellion de l'adolescence, le doute sur mes origines se transforma en une obsession de la vérité. Je fus alors de plus en plus persuadée que celui que j'appelais papa ne l'était probablement pas. D'ailleurs, je ne ressemblais pas à Lucien, tout nous opposait. Aussi, comme aucun baume ne vint apaiser mes soupçons, ceux-ci se transformèrent ensuite en de multiples angoisses que j'absorbais du haut de mes seize ans, plutôt que de les confier à quelqu'un.

Ma fille me sortit de mes pensées en me montrant son dessin. Tout en l'embrassant tendrement, je fis part de mes souvenirs à mon mari et durant tout le dîner, nous nous éparpillâmes dans de multiples hypothèses sur cette mystérieuse révélation, cheminant dans les méandres des possibles, des plus farfelus aux plus angoissants.

À la fin de la soirée, le crâne au bord de la migraine, je tentais de m'endormir en déposant ma tête sur l'épaule protectrice d'Edgar, épuisée par ces excès d'émotions entre fous rires et interrogations. Depuis plus de vingt ans de vie commune, cet homme, d'un naturel placide, avait toujours eu le pouvoir de m'apaiser et je me disais que, tant qu'il serait à mes côtés, rien de grave ne pourrait m'arriver.

Dès le lendemain matin, à la première heure, je me levais d'un bond en me précipitant vers la boîte aux lettres avec l'espoir d'un miracle.

Bien évidemment, elle était vide !

Un soupir écrasa alors ma poitrine.

Attendre... Il n'y avait plus qu'à attendre !

Heureusement, en plein cœur de l'après-midi, alors que des nuages sombres pointaient de nouveau leur nez dans le ciel, la sonnerie du téléphone retentit dans le salon.

C'était maman !

— Oh Maëlle, je suis désolée de t'avoir inquiété. Cette nuit, je n'ai pas réussi à dormir et je ne voulais pas que de ton côté, tu te poses trop de questions, car figures-toi qu'il y a une grève de la poste en Corse, m'expliqua-t-elle. J'ai encore fait dix fois ton numéro et raccroché aussitôt par peur de ne pas savoir comment te le dire, mais c'est vraiment important. Tu dois savoir.

— Allez, vas-y, maman. Il s'agit de mon père biologique, n'est-ce pas ? lui demandais-je sur un ton rassurant, voulant l'aider à se confier.

— Non ! Il ne s'agit pas de lui.

— Ah, d'accord..., lui répondis-je avec une pointe de déception que je ne dissimulais pas. Bon, je t'écoute. Tout va bien se passer, je t'assure.

— Je ne vais pas davantage tourner autour du pot !

Sa respiration se mit à enfler à l'autre bout du fil, elle devait certainement rassembler tout son courage quand, d'une voix tremblante, elle se lança :

— Tu te souviens que j'ai été marié il y a presque soixante ans ?

— Oui, je m'en souviens, nous en avons parlé vaguement un jour. C'était avant que tu rencontres mon père ?